

## EDITORIAL

Est-ce une provocation que de consacrer aujourd'hui une revue scientifique de géographie au thème de l'exotisme ?

Si celui-ci a fait les beaux jours des sociétés de géographie, continue à fasciner et à nourrir une abondante littérature (des récits de voyage aux magazines de géographie grand public) et tout un commerce d'objets « ethniques », il est en effet aujourd'hui triplement suspect. D'une part, le développement du tourisme de masse aurait fait perdre de leur fraîcheur aux êtres, aux lieux et aux objets exotiques, perçus désormais comme inauthentiques. D'autre part, le terme est politiquement suspect du fait de ses compromissions (avérées) avec l'aventure coloniale. Enfin - et sans doute en conséquence -, il a perdu toute signification objective et ne peut prétendre à aucune pertinence scientifique.

Les géographes eux-mêmes s'en sont désintéressés. Les livres ou les articles qui l'évoquent dans leur titre ou leurs mots-clefs sont rarissimes. Il est absent des manuels et des dictionnaires académiques. Les ethnologues, les littéraires et les historiens de l'art s'interrogent quelquefois à son propos, mais pour en consacrer la disparition - et souvent s'en réjouir.

On peut voir dans le maintien de la catégorie de l'exotisme dans la pensée de tout un chacun et sa disparition officielle dans la littérature géographique académique une trace de la fameuse « rupture épistémologique » entre le savoir scientifique et les représentations vulgaires. La science développe son propre vocabulaire, dans un souci de précision, de cohérence et d'objectivité, se refuse à employer les « mots de la tribu », trop confus ou biaisés - et se désintéresse de ceux-ci.

Une telle vision peut être acceptable dans le champs des sciences dures. Elle ne saurait prévaloir dans les sciences sociales, tant est que l'on considère que celles-ci ne cherchent pas (seulement) à rendre compte d'un monde (social) objectif extérieur aux sujets et dont ceux-ci n'ont pas nécessairement conscience, mais doivent (aussi) appréhender le monde (social) tel qu'il est perçu, conçu, vécu, pratiqué et même produit par les êtres humains et les sociétés. S'il est acceptable et sans doute souhaitable que le/la géographe se refuse à prendre à son compte

les mots de l'exotisme, il/elle ne saurait ignorer que c'est en ces termes qu'une partie, influente, de l'humanité pense ou a pensé le monde, et ultimement le ou l'a produit.

Ce numéro propose donc d'interroger l'exotisme et l'exotique.

Les trois premiers articles ont une portée générale. Jean-François Staszak tente d'identifier les caractéristiques essentielles de l'exotisme dans l'article qui ouvre la revue, en situant celui-ci dans le cadre des rapports de pouvoir entre l'Occident et le reste du monde. Bertrand Lévy en esquisse la généalogie, en mettant l'accent sur la mutation majeure des représentations du monde, qu'il place entre le Moyen-Age et la Renaissance. Lionel Gauthier, prenant en compte ces spécificités, s'interroge sur la possibilité d'une inversion qui ferait de l'Europe un lieu exotique, et dont on pourrait trouver une manifestation dans la littérature francophone.

Les trois articles qui suivent portent sur des exemples d'objets exotiques. Jean Estebanez montre comment les jardins zoologiques constituent des entreprises de mise en scène du sauvage et de l'exotique. Paul Claval examine les grands papiers peints panoramiques du XIX<sup>e</sup> siècle, et tente de saisir la logique de ces reproductions exotiques. Cesare Romani analyse l'imaginaire italien de l'Afrique et la place du corps de la femme dans les représentations photographiques et cartographiques.

Ces six articles de style académique sont complétés par un article d'Elizabeth Childs, qui raconte comment ses voyages en Polynésie et son expérience de l'exotisme ont affecté son travail d'historienne de l'art, spécialiste de Gauguin notamment.

Jean-François Staszak,  
Département de géographie, Université de Genève